

Lacan Quotidien



N° 925 – Mercredi 24 mars 2021 – 06 h 46 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



En tous genres

EN AVANT

OURAGAN SUR LE « *GENDER* » ! par Jacques-Alain Miller

D'une époque sans nom par Christiane Alberti

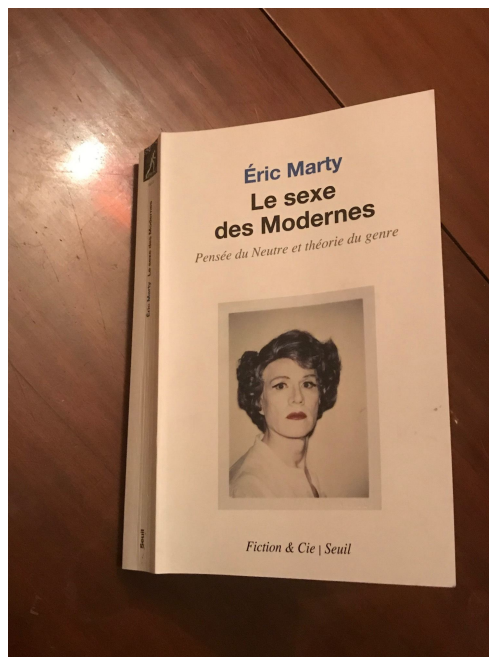
La parodia de los sexos y la ley par Neus Carbonell

OURAGAN SUR LE « GENDER » !

par Jacques-Alain Miller

Dans Le sexe des Modernes (Seuil) qui sort en librairie ce jeudi, Éric Marty procède à une déconstruction sensationnelle de la théorie et de la notion du genre.

Jacques-Alain Miller l'a invité à s'entretenir avec lui dimanche dernier, 21 mars, la conversation a duré trois heures, elle a été enregistrée. La Règle du jeu et Lacan Quotidien publieront prochainement la transcription de ces échanges, qui se poursuivront dimanche prochain. En attendant, voici déjà, en avant-première, l'ouverture de ce dialogue inédit : la présentation du livre par JAM.



Cher Éric Marty, j'ai réfléchi à un petit *speech* pour commencer. Votre livre, je l'ai reçu mercredi dernier avec une dédicace que je n'ai pu déchiffrer, je l'ai feuilleté vingt minutes, et j'ai pensé à la phrase de Marx dans *La Sainte Famille* à propos de la réception, par ses contemporains, de l'*Essai sur l'entendement humain* de John Locke, sur lequel j'avais fait mon mémoire de philosophie avec Canguilhem : « Il fut accueilli avec enthousiasme, comme un hôte impatientement attendu. »

Votre livre me manquait, je m'en aperçois depuis qu'il est paru. Sans le savoir, je l'espérais. Et d'abord parce que jamais je ne suis entré dans l'œuvre de Butler, à laquelle Zizek, qui était alors mon élève à Paris, avait tenté de m'intéresser dès la parution de *Trouble in gender*. Plusieurs, dans et hors de l'École de la Cause freudienne, ont depuis lors exploré les dédales de la théorie du genre, pas moi.

Or ladite théorie est désormais un phénomène mondial. Vous débutez votre livre sur une phrase emphatique : « Le genre, *gender*, est le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde. » C'est dit sur un ton « romantique », pour employer un mot favori, mais stigmatisant, de Butler. Est-ce excessif ?

Il est en tous les cas indiscutable que les idées des sectateurs du genre, pour le dire avec les mots du président Mao, ont pénétré les masses et sont devenues une force matérielle. Ces idées s'imposent aux États-Unis, elles pèsent sur l'évolution des mœurs dans les démocraties avancées, pour les appeler ainsi, elles inspirent la législation de plusieurs pays, dont l'Argentine, où l'influence de Lacan est si marquée dans la vie intellectuelle. En Europe, une loi similaire à la loi argentine est actuellement discutée en Espagne. Les disciples du genre sont actifs en France, ils ont connu leurs plus riches heures au temps où Najat Vallaud-Belkacem était ministre de l'Éducation.

Je pense à cette phrase de Foucault que vous citez page 389, où il confie son espoir de produire « de réels effets sur notre histoire présente ». Eh bien, cette Judith Butler a réussi ça. Je dis : chapeau ! Et même, pourquoi pas : « Bien creusé, vieille taupe ! »

J'avais été rebuté d'emblée par le fait que Butler utilisait le vocabulaire de Lacan à tort et à travers, avec sans-gêne et de façon farfelue. Vous m'apprenez qu'il n'en est rien. Son usage, mésusage, des termes qu'elle emprunte à Lacan et à bien d'autres, répond chez elle à une véritable méthode, une méthode de « défiguration » dûment revendiquée, qui consiste à s'approprier des concepts pour les détourner de leur sens initial afin de les utiliser à d'autres fins. Vous la citez page 74 : « *We actively misappropriate the terms for other purposes* ». C'est un geste utilitariste souverain, qui n'est pas sans grandeur, ni sans culot. Les Américains ont pour le dire un mot yiddish, *Chutzpah*. Butler ne l'exerce pas seulement sur Lacan, mais sur Derrida, sur Bourdieu, sur Foucault et *tutti quanti*. Plus un terme est conceptuel, plus elle cherche à le rapter et à l'exploiter, d'où son attitude à l'endroit des théoriciens que vous qualifiez de prédatrice, *confer* page 77. A travers ses multiples ouvrages vous la suivez à la trace, pistant ses réutilisations, déplacements, détournements, divagations, mutations, reconfigurations, et vous projetez une lumière crue sur sa manière de faire, toujours ingénieuse et imaginative, si parfois embrouillée et confuse. Vous vous livrez ainsi à une minutieuse « déconstruction », pour employer ce terme fameux, de la théorie du genre, déconstruction respectueuse de ses méandres, mais sévère pour ses inconséquences. Alors que cette idéologie suscite volontiers des sarcasmes et des rejets sans phrases chez les conservateurs, les réactionnaires, les tenants du soi-disant sens commun, vous en déployez tranquillement toute la complexité, vous en étalez les paradoxes, vous en pointez les impasses théoriques, si bien que j'ai pensé en vous lisant à la célèbre maxime de Spinoza commentée par Nietzsche : « *Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere.* » Vous ne vous moquez pas du genre, vous ne déplorez ni ne détestez, vous comprenez et faites comprendre. Enfin, par endroits, l'ironie perce.

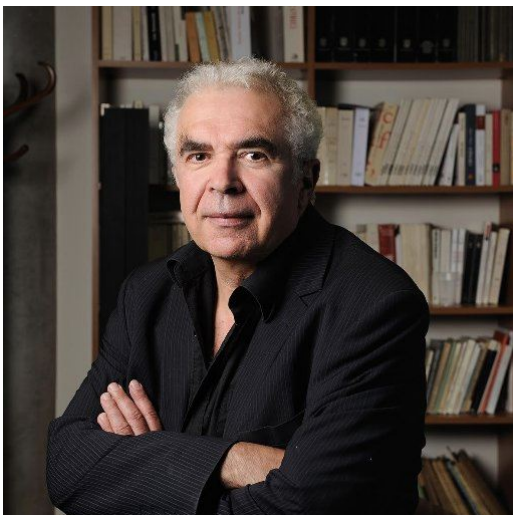
Certes, il faut rendre les armes au mot, sinon au concept du genre, *gender*. Il n'aurait pas cet écho, il ne serait pas devenu pour beaucoup à la fois un slogan et une évidence, s'il n'était pas en sympathie, syntonie, résonance, avec ce qui travaille le moment présent de notre civilisation, avec son « malaise », selon le mot de Freud, avec « ce qui chemine dans les profondeurs du goût » (Lacan).

Non, « la théorie du genre » n'est pas un complot, ce n'est pas une imposture, elle dit quelque chose de très profond sur notre actualité, modernité ou postmodernité. Il est d'autant plus fascinant de voir en vous lisant que ces idées aujourd'hui triomphantes sont issues à l'origine d'un étonnant bricolage théorique en équilibre instable, où le paralogisme le dispute à la songerie.

On dira que vous ruinez sans retour la construction du concept du genre. Certains, dont je suis, seront néanmoins sensibles à la force de l'entreprise. Judith Butler a su « imposer le genre quasi universellement comme un signifiant indépassable », page 487, elle est inventive, et elle rectifie sans barguigner ses conclusions, jusqu'à finalement les évacuer *sicut palea*, comme du fumier, mot de Thomas d'Aquin à la fin de sa vie, rappelé par Lacan.

Vous m'avez appris en effet que Butler fut sacrée *Queen of Gender* en 1994 par celle qui aurait pu être sa rivale, Gayle Rubin, que vous présentez page 38 comme « anthropologue, activiste *queer*, lesbienne, grande amie de Michel Foucault avec lequel elle partage un même tropisme sado-maso ». Mais, dès l'année précédente, Butler se reprochait d'avoir fait du *gender* « un site d'identification prioritaire aux dépens de la race, de la sexualité, de la classe ou du fonctionnement des placements géopolitiques », ou aussi bien « au détriment des subalternes, nouvelle catégorie alternative créée par Gayatri Spivak ». La pensée intersectionnelle, qui privilégie la race, prit depuis lors une place presque hégémonique chez Butler, écrivez-vous page 365. Pour elle, on dirait que le genre a duré à peine davantage que ne durent les roses, avant de se faner.

Vous faites comprendre qu'il y a comme une destinée chaotique de la pensée du genre, qui lui interdit de jamais se fixer, qui la conduit à se diversifier et à se fractionner sans répit, de telle sorte que son champ intellectuel est ravagé par une guerre de tous et toutes contre toutes et tous. C'est le moment de rappeler que la dénomination de « théorie du genre » résulte d'un forçage, puisque celles et ceux qui travaillent dans la discipline la disqualifient. Elle ressortit selon eux d'une conception unitaire, autoritaire, hégémonique, de l'activité intellectuelle, qu'ils et elles abominent, préférant s'adonner à la multiplicité chatoyante, foisonnante, sans loi, des *studies*. Le Un est mort, vive le Multiple ! Le genre n'a pas de Reine. Cette dynamique est, d'une certaine façon, on pourrait certainement le soutenir, conforme à la logique dite du « pas-tout » que Lacan en était venu à formuler comme propre à la position féminine, et qui aujourd'hui l'emporte partout dans la civilisation, du moins la nôtre.



Ce parti-pris du Multiple-sans-l'Un fait du domaine des études de genre un labyrinthe, ou plutôt un maquis, une jungle, et je m'y perdais si vous ne m'aviez pris par la main, comme Virgile. Ma Butler, ce sera jusqu'à nouvel ordre la Butler d'Éric Marty. J'espère que votre livre sera traduit aux États-Unis, je serai curieux de voir comment réagira Judith Butler à votre travail, et les autres. Vous fera-t-on l'hommage, ou le *femmage*, d'une controverse argumentée ?

Cependant, votre livre n'est pas seulement une sensationnelle déconstruction du genre selon Judith Butler. Il offre aussi un panorama inégalé jusqu'à présent, au moins à ma connaissance, de la vie intellectuelle en France dans la seconde moitié du siècle dernier. Vous jetez en particulier des regards croisés sur Barthes, Deleuze, Derrida et Foucault, sur leur complicité et leurs querelles, feutrées ou explosives, période très intense et féconde si on la compare à l'atonie présente des échanges intellectuels, que masquent mal une agitation et une nervosité médiatiques de mauvais aloi, qui ont fait dire la semaine dernière à une fine mouche, observatrice délurée des médias, Eugénie Bastié, journaliste au *Figaro*, que « notre débat public se caractérise par le relativisme (chacun sa vérité) et l'intolérance (ma vérité ne saurait être contestée) ». Très « *gender* », cette situation.

Ces quatre grands noms, au fil de votre déconstruction du genre, vous les faites revenir à de nombreuses reprises dans de savants entrelacs, qui tournent parfois en enchevêtrements. J'aimerais reprendre ces noms un par un avec vous, si vous le voulez bien.

Et enfin, il y a Lacan. Il inspire Butler, dont il ne connaît pas l'œuvre, puisqu'il est décédé en 1981. Il est très présent pour nos quatre Grands, il les a inspirés aussi, et lui-même les lit, les invite, tient compte de ce qu'ils écrivent. Mais votre livre fait apparaître à quel point il se distingue du Quatuor. Du moins, je ne vois nulle trace chez lui de cette « pensée du Neutre » que vous décelez chez les quatre pour l'opposer à la théorie du genre.

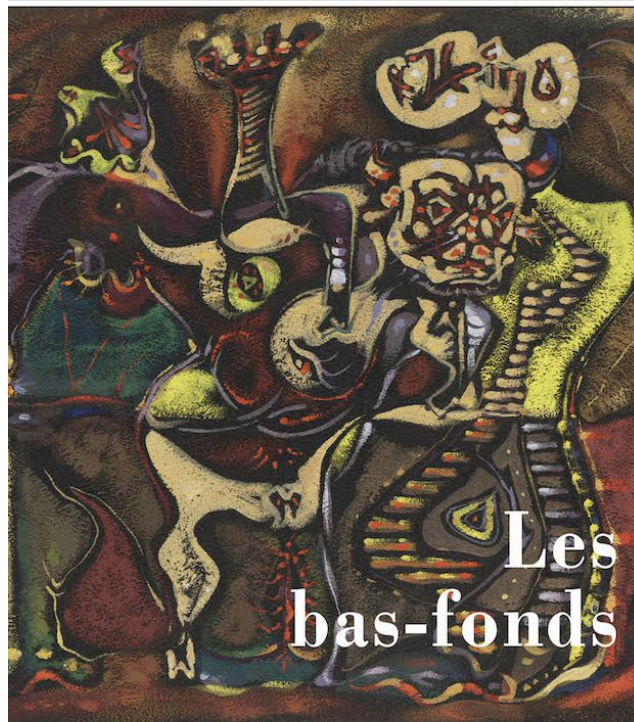
En tous les cas, après 1968, quand Derrida, Deleuze et Guattari, sans oublier Foucault, entreprirent de démoder la psychanalyse, de la rendre désuète et, pour le dire sans façons, de la ruiner dans l'esprit du public, Lacan jeta sur eux un filet, une tunique de Nessus, ce qu'il appelait « le discours de l'Université », dont il distinguait sévèrement « le discours de l'Analyste ». Et il y eut un partage des eaux. On cessa chez les lacaniens de lire « les universitaires ». Et ceux-ci s'éloignèrent toujours davantage de leur compagnonnage ancien avec le psychanalyste qui les avaient tant occupés.

Voilà, j'en ai fini. C'est un grand livre, si riche, si touffu, 500 pages, une fresque, un carnaval, avec son cortège de castrats et de travelos, de sado-masos et de pseudo-schizos, à la fois festival conceptuel US et défilé *French Pride*. C'est une épopée intellectuelle haletante. Bref, une œuvre qui, je parie, restera mémorable.

À suivre

Transcription de Rose-Marie Bognar,
revue par le locuteur

ORNICAR ?



D'une époque sans nom Sur *Ornicar ?* 55 – Les bas-fonds

par Christiane Alberti

Pourquoi « Les bas-fonds » ? Disons-le d'emblée, un tel titre a de quoi surprendre le lecteur d'*Ornicar ?*. La topographie des profondeurs – le haut / le bas ; les dessus / les dessous ; descente / élévation – n'est pas de mise en psychanalyse dès lors qu'on se repère à la structure de langage et à la fonction de la parole. L'inconscient, en effet, [...] n'habite pas le fond de l'âme, ne se confond pas avec le secret ou l'intime, mais s'attrape au contraire à la surface, au ras du discours, dans nos lapsus, nos symptômes, nos manières d'aimer et de jouir. Car il n'y a pas de métalangage, seulement « le langage concret [...] que parlent les gens » (1), selon une expression de Lacan que j'affectionne. [...]

Que seraient les bas-fonds sans *Les Misérables*, qui en ont formé la représentation la plus aboutie ? Décrypter la fabrication d'un tel regard et construire l'histoire de cet imaginaire, c'est ce dont a fait œuvre le regretté Dominique Kalifa avec son livre incontournable *Les Bas-fonds*. Gueux, mendiants, prostituées, criminels, aliénés, bagnards... à nous conter l'histoire de ces figures réelles ou fantasmées, il donne à entendre qu'elles n'ont jamais cessé de fasciner. Plus la description de la misère humaine est pathétique, plus elle fait vibrer.

Comment ne pas apercevoir aujourd'hui qu'il s'agit de regard, d'un regard qui *se* jouit ? Le scopique est partout et toute la toile donne à voir la pulsion de mort battant son plein, dans l'indifférence générale. Corrélativement, notre société du spectacle aime à exalter les personnalités qui incarneraient notre conscience morale, sans tache ni fausse note. L'époque en est friande et s'empresse de peupler le Panthéon de noblesses d'âme. [...]

Les invisibles, les sans-papiers, les sans domicile fixe ne sont pas équivalents au peuple des bas-fonds. Et les clichés sordides ou héroïques de l'univers gris des banlieues ne permettent pas davantage d'attraper de façon unitaire l'expérience des marges. [...]

Les bas-fonds d'aujourd'hui sont ceux de la dérision et du cynisme de la jouissance, quand le triomphe des objets a pulvérisé tous les semblants de la modernité. [...]

Les bas-fonds nous concernent. Ils disent qu'au fondement de la réalité sociale, il y a la prise du symbolique qui s'exerce jusqu'au plus intime de l'organisme humain.



Extraits du liminaire de Christiane Alberti, rédactrice en chef d'Ornicar ? 55 – Les bas-fonds, en librairie le 8 avril et notamment sur www.ecf-echoppe.com

1. Lacan J., « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque », *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 9.



La parodia de los sexos y la ley

par Neus Carbonell

La llamada cuestión *trans* se funda en un “yo soy” en tanto que verdad inapelable que instituye todos los derechos. En este sentido, en la “Ley para la igualdad real y efectiva de las personas *trans*” que se está discutiendo estos días en España, los significantes autodeterminación y autodefinición sostienen el armazón de los derechos jurídicos otorgados en dicho proyecto de ley. En realidad, autodefinición y autodeterminación se han convertido en los significantes amo del debate sobre el transexualismo, constituyendo el principio de toda su argumentación. Se “transita” de un sexo a otro o de un género a otro (es confuso el uso de ambos términos) como consecuencia del acto que se quiere performativo de ese “yo soy”. Susan Stryker en su afamado libro *Transgender History. The Roots of Today’s Revolution* lo enuncia de este modo:

“Algunas personas cambian el género que se les asignó al nacer porque creen firmemente que pertenecen a otro género con el cual podrían vivir mejor, otras quieren aventurarse a un nuevo lugar, a un espacio todavía no descrito claramente ni concretamente ocupado, y aún otras simplemente sienten la necesidad de desafiar las expectativas ligadas al género que fue inicialmente impuesto.” (1)

De esta suerte, el género es asignado por “la cultura dominante” y asumido pasivamente. Según este argumentario, algunas personas pueden aceptar una elección que no fue suya, pero otras no, y es a estas a las que se les deben los derechos supuestamente vulnerados desde su nacimiento. De manera que, siguiendo la estela de la defensa de los derechos civiles que marcó la historia del siglo XX, lo *trans* debe ser reconocido en estos términos. El proyecto de ley en España citado anteriormente apela a la Constitución Española, a la Declaración Universal de los Derechos Humanos, a Naciones Unidas, al Tribunal Europeo de los Derechos Humanos, al Consejo de Europa, a los Pactos Internacionales de 1966 sobre derechos civiles y políticos y, en fin, a una larga jurisprudencia del siglo XX a favor de los derechos humanos y civiles. Se recurre a estos precedentes para buscar una garantía sobre lo sexual que no existe y, colateralmente, la civilización se transforma en una parodia de sí misma.

Que la cuestión de la sexualidad y de los cuerpos se plantee de este modo supone el borrado de la ética freudiana y la forclusión del sujeto en tanto dividido entre “verdad y saber” (2). Se trata asimismo de la extensión del real de la ciencia al campo de la sexuación y, como advirtió Lacan, “la religión tendrá allí muchas más razones todavía para apaciguar a los corazones. La ciencia, esto es nuevo, introducirá muchas cosas inquietantes en las vidas de cada uno.” (3) En efecto, inquietante es la intervención de la norma jurídica puesto que se eleva a la categoría de ley la pretensión de extirpar el real de la no relación entre los sexos con el *bisturí*. Se traslada a la norma el delirio de la identidad, delirante también porque se basta sin Otro.

La ética freudiana

El descubrimiento del inconsciente socava la relación de la verdad con el saber. En la ética freudiana, conceptualizada en la famosa máxima *Wo Es war, soll Ich werden*, el sujeto no sabe lo que sabe y es por un recorrido analítico que podrá adquirir una ganancia de saber sobre las condiciones de su goce. El Yo es, entonces, una instancia devaluada por este descubrimiento, relegado a un narcisismo siempre problemático. Hacer equivaler el Yo con la verdad y con el saber para convertirlo en la legitimidad de la ley supone un cambio radical en la ordenación jurídica. Ya no se trata de la ley como reguladora del goce para hacerlo compatible con la vida en común, a pesar de sus fracasos, sino como coartada del goce, además de que penetra en lo más íntimo del ser.

Por otro lado, ninguna profesión de identidad está exenta de superstición. Como evoca Lacan en 1948, el asombro del etnógrafo cuando escucha a un bororo decir “soy una guacamaya” no reconoce que esta creencia no es menos quimérica que nombrarse “ciudadano de la República Francesa” (4). La identidad, prosigue Lacan, depende de la identificación con el semejante a quien previamente hay que “fundarlo como hombre” para reconocerse como tal (5). La identidad está asentada sobre una falta primordial. Es por el efecto del significante sobre el ser que el sujeto se identifica a algo o a otro. La identidad, que no es un término propiamente psicoanalítico, resulta de las identificaciones o, como leemos en el seminario 24, “las identificaciones son lo que cristalizan en una identidad.” (6) Finalmente, las identificaciones con rasgos del otro y con el Otro precipitan, hacen cuajar, una identidad. Un psicoanálisis puede dar cuenta de ellas y del goce que anudan para el *parletre*. No hay identificación que no suponga una elección inconsciente y una alienación al Otro, lo cual hace imposible la autodeterminación de género.

El funcionamiento del inconsciente no tiene nada de biológico (7)

Si las identificaciones son inconscientes, una mastectomía o una faloplastia no hace a alguien hombre, ni una vaginoplastia lo convierte en mujer, como de ningún modo los genes o los caracteres sexuales secundarios que se tienen al nacer. Por otro lado, el significante tampoco tiene valor creacionista. En el campo de la sexuación, el significante vale por su función de semblante, es decir en tanto que intenta operar con el agujero que abre el lenguaje en el campo de la sexualidad para el ser hablante. El lenguaje liquida cualquier organización biológica que guie los machos a las hembras y viceversa, al tiempo que separa el goce de la función reproductora de la especie. Nombrarse como ser sexuado es consecuencia y tratamiento de los efectos que el lenguaje introduce en la especie. De manera tal que definirse hombre solo tiene sentido en relación a la mujer, y a la inversa. Sin que ello, por otro lado, alcance a decir algo del goce singular de cada cual.

Modificar el aspecto de cuerpo no modifica las formas de goce del *parletre* que lo habita. La intervención de la ciencia transforma el cuerpo y su imagen pero no opera sobre la razón inconsciente. Más bien acentúa la mascarada de la repartición sexual. En la comedia de los sexos la mascarada juega su partida y el transexualismo lo hace evidente, aún si la reivindica como verdadera. Pero en su fuero más íntimo, cada *parletre* se las arregla como puede. El psicoanálisis ha llegado a decir bastante sobre el alcance de este “como puede”, como también ha puesto de relieve que el inconsciente siempre puede cerrarse y eso nunca es sin consecuencias. Una civilización que aspire a borrar la dimensión de lo no sabido será una civilización encaminada al oscurantismo.

1. Stryker S., *Transgender History. The Roots of Today's Revolution*, Seal Press, p. 1.
 2. Lacan J., “La ciencia y la verdad”, *Escritos*, p. 842.
 3. Lacan J., *Le triomphe de la religion*, Seuil, p. 79.
 4. Lacan J., “La agresividad en psicoanálisis”, *Escritos*, p. 110.
 5. *Ibid.*, p. 110.
 6. Lacan J., “*Le Seminaire*, Lesson 16 novembre 1976”, *Ornicar?* 12, p. 5.
 7. Lacan J., *Seminario 18. De un discurso que no fuera del semblante*, Ediciones Paidós, p. 30.
-

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI